

LIVRES :

Soucaneau dans l'œil de Port-au-Prince

Soucaneau Gabriel est poète, nouvelliste, journaliste et chroniqueur culturel. Son dernier livre *Port-au-Prince, de soufre et de sang* (Legs édition, novembre 2025) est un recueil de nouvelles taillé dans la pierre vive du réel. Avec une forme dense comme une nuit sans étoiles, le livre laisse jaillir des personnages qui avancent dans la capitale tels des corps en sursis, lestés de calamités, d'angoisses et de douleurs ordinaires. Chacun occupe sa place comme on occupe une blessure ouverte. L'écrivain n'a pas à forcer l'imaginaire : la matière brûle sous ses pieds. Il écoute la ville comme on colle l'oreille contre une poitrine malade, attentif au souffle court, aux silences qui hurlent.

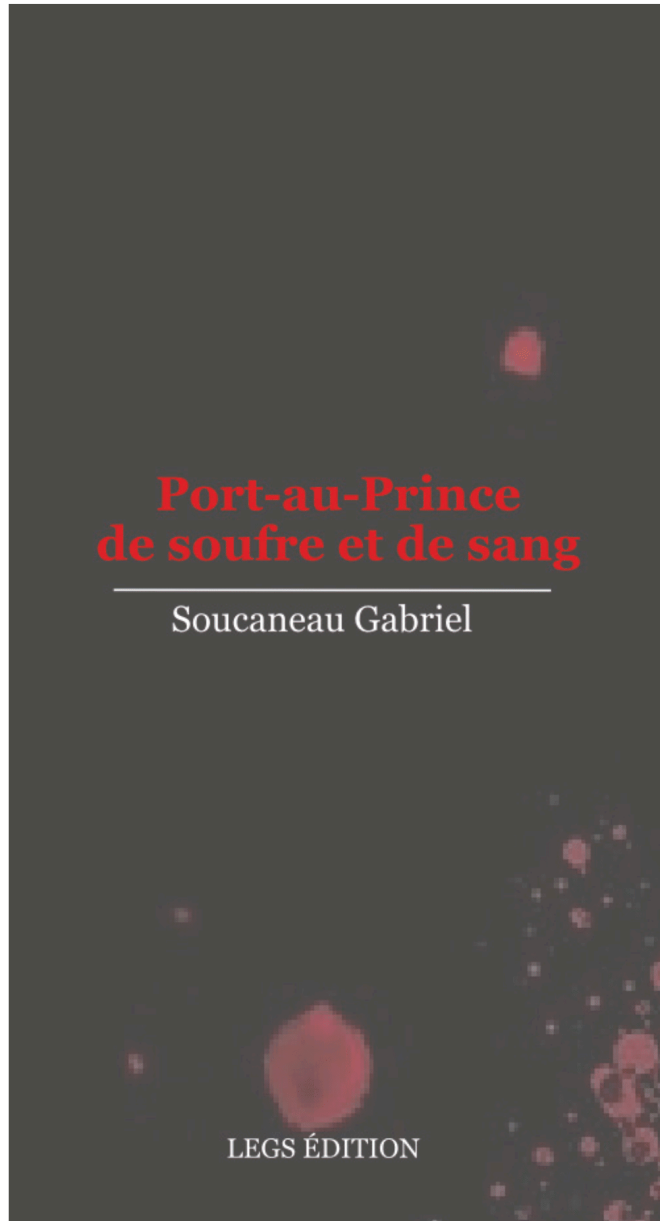
Comment dire Port-au-Prince, ville martyre, ville fracassée, dont les reins ploient sous les dalles de fractures accumulées, semblable à un corps sans repos traîné de ruine en ruine ? Sa langue, lourde de cendres, n'est plus capable de lécher l'espérance : elle recrache la puanteur des jours, goutte après goutte, comme une plaie mal refermée. Port-au-Prince est ici une bête blessée qui tourne sur elle-même, saignant à ciel ouvert, condamnée à survivre dans l'asphyxie.

Dans cette nuit urbaine, Soucaneau Gabriel fait surgir une ville qui meurt presque à chaque minute, comme un cœur qui s'obstine à battre malgré l'hémorragie. Son imaginaire, loin de masquer le réel, l'éclaire d'une lumière crue. Il nous attrape, nous immobilise, et nous entraîne dans ses nouvelles comme dans une descente aux entrailles de la ville. Les actualités qu'il convoque tombent sur le lecteur telles des pluies acides : elles brûlent la peau, glacent le sang, mais révèlent, dans leur violence même, la nécessité d'une écriture qui regarde la catastrophe droit dans les yeux.

Quatre-vingt-sept pages pour raconter une ville et ses meurtres quasi quotidiens. Dès les premières lignes, l'un des personnages, Charlotte, donne le ton d'un quotidien ravagé, celui d'une cité où la beauté, autrefois debout comme une promesse, s'est effritée sous le poids du sang et de la peur. Port-au-Prince y apparaît comme un corps épuisé, condamné à compter ses morts à la cadence des jours, tandis que les vivants avancent à pas comptés, le regard chargé d'ombres. En peu de pages, l'écrivain parvient à dire l'essentiel : une ville qui survit, non par espoir, mais par habitude de la douleur.

Se tenir face à la mort

Parfois, il ne suffit plus de nommer la douleur. Il faut la traverser, la dépasser, pour se tenir face à la mort elle-même,



dans ce qu'elle a de plus cru, de plus barbaresque. Une mort qui n'explose pas, qui ne saigne pas toujours, mais qui s'impose dans son calme obscène, comme une évidence installée au milieu de la ville. Elle ne hurle pas : elle attend. Elle s'offre au regard, figée, presque décorative, tandis que la vie, autour, reprend son souffle mécanique.

Aller au-delà de la douleur, c'est accepter ce face-à-face sans détour, regarder la mort non comme une fin spectaculaire, mais comme une présence quotidienne, ordinaire, et d'autant plus terrifiante qu'elle ne choque plus. « Le corps reposait sous l'imposante statue du Marron

inconnu. Un drap de soie recouvrait partiellement ses cuisses laissant apparaître le triangle de son sexe. Ses seins, à l'air libre, étaient laissés à l'appréciation des passants. Ses cheveux étaient soigneusement rangés en un chignon, les yeux fermés comme si on l'avait jeté dans un sommeil profond. Il n'y avait pas de sang qui dégoulinait, pas d'impact de balle. Seulement une immobilité parfaite, presque mise en scène. Il était six heures du matin, les premiers rayons jaunâtres du soleil commençaient à poindre au loin. Les vendeurs du Champs-de-Mars ouvraient leurs échoppes. Les effluves de café sortaient des restaurants de fortune.

Dans leurs uniformes bleus, les travailleurs. »

Cette scène s'ouvre comme un tableau funèbre soigneusement composé, où la mort n'est pas chaos mais ordonnance. Le corps, « reposant » sous l'imposante statue du Marron inconnu, n'est pas simplement abandonné : il est déposé, presque offert. La statue, symbole historique de résistance et de liberté, devient un socle paradoxal pour un corps féminin réduit au silence. La liberté célébrée par le monument contraste violemment avec l'immobilité définitive de la victime, comme si l'Histoire, figée dans le bronze, regardait sans pouvoir intervenir.

La banalisation de la violence

Le drap de soie agit comme une fausse pudeur, une tentative dérisoire de masquer l'exhibition du corps. La nudité partielle cuisses couvertes, sexe suggéré, seins exposés transforme la victime en objet de regard, livrée « à l'appréciation des passants ». Le corps devient vitrine, rappel cruel de la banalisation de la violence, où même la mort peut être mise en scène. La comparaison implicite avec une statue vivante se renforce : immobilité parfaite, absence de sang, aucune trace visible de violence. Tout semble propre, presque esthétique, comme si la mort avait été polie pour être regardable.

Les cheveux soigneusement rangés et les yeux fermés « comme si on l'avait jeté dans un sommeil profond » convoquent la métaphore du sommeil, figure classique de la mort apaisée. Mais ce sommeil est mensonger : il ne protège pas, il dissimule l'horreur. L'absence de sang et d'impact de balle renforce une inquiétante étrangeté la mort n'a pas laissé de signature visible, elle est devenue silencieuse, insaisissable, à l'image d'une violence quotidienne qui nétonne plus.

Le lever du jour agit comme un contrepoint cruel. Tandis que le soleil « jaunâtre » pointe, la ville reprend son souffle mécanique. Les vendeurs du Champs-de-Mars ouvrent leurs échoppes, le café exhale ses odeurs familières, les travailleurs en uniforme bleu entrent en scène. La vie continue, indifférente, presque obscène dans sa normalité. La comparaison est implicite mais puissante : la mort est immobile, la ville est en mouvement, et c'est ce décalage qui glace.

L'auteur ne décrit pas seulement un cadavre ; elle met en scène une ville habituée à la mort, où le crime devient décor, où le quotidien absorbe l'exceptionnel. Le corps féminin, exposé sous un monument national, devient une métaphore

» » » suite page 19

»» suite de la page 18

tragique de Port-au-Prince elle-même : offerte au regard, meurtrie sans traces visibles, et pourtant contrainte de continuer à vivre sous le soleil du matin.

Car toute entreprise sincère d'écriture de nouvelles finit toujours par être saillante dans les faits qu'elle met en exergue. À force de précision et de regard, le texte atteint juste. Ainsi, ce livre de Soucaïneau Gabriel s'impose comme une petite perle de sociologie du crime ordinaire, où les

violences ne se cachent plus mais se pavent dans les rues de Port-au-Prince, à visage découvert. L'écrivain ne les grossit pas, ne les dramatise pas inutilement : il les montre telles qu'elles sont, intégrées au paysage urbain, devenues langage quotidien. Et c'est précisément dans cette sobriété implacable que le livre frappe, révélant une ville où le crime n'est plus l'exception, mais une manière tragique d'exister. Ne raconte-t-il pas qu'à Port-au-Prince, « la mort est un plat bon marché

qui s'offre à votre table, sans que vous l'ayez commandé. Un habitant de Port-Prince a tellement vu et vécu durant son existence qu'il est étranger à toute forme d'horreur. »

Au terme de ces pages, le livre de Soucaïneau Gabriel expose, comme on expose une plaie à l'air libre. En peu de pages, l'écrivain parvient à dire l'essentiel d'une ville qui meurt à bas bruit, une humanité qui vacille, mais aussi une écriture qui

refuse l'aveuglement. Ses nouvelles ne proposent ni consolation ni rédemption mais témoignage, âpre et nécessaire. Ce faisant, Soucaïneau inscrit son livre dans la mémoire collective, afin que la ville, malgré le sang et la nuit, ne disparaisse pas sans avoir été dite.

Maguet Delva

Atelier sur l'entrepreneuriat culturel : le cadeau de Noël du MCC

Le ministère de la Culture et de la Communication (MCC) a réuni trente opérateurs culturels autour d'un atelier sur l'entrepreneuriat culturel, organisé pendant une semaine à la bibliothèque du centre Pypoudre. Du 15 au 18 décembre, les participants ont bénéficié de modules variés allant des concepts clés du marketing et de la communication au b-a-ba de l'entrepreneuriat dans l'économie orange. Selon le directeur général du MCC, Jean Gary Denis, cette initiative visait à renforcer les capacités en entrepreneuriat culturel afin de combler les manquements du secteur.

Tôt dans la journée de lundi 15 décembre 2025, le ministère de la Culture et de la Communication, sans trop fanfaronner, a lancé la première session de formation. Dans son discours circonstanciel, le directeur général, Jean Gary Denis, a présenté la culture comme une forme de résistance du peuple haïtien et a appelé les opérateurs à s'impliquer activement aux côtés du MCC pour faire fructifier le secteur. Tout en les encourageant à agir et à créer, il leur a rappelé le rôle de régulateur et d'accompagnateur du MCC, apte à les soutenir dans toute démarche citoyenne liée à la culture. Après des vœux de bonne participation adressés à l'assistance, il a cédé la place au premier formateur de la session, l'expert en communication et en marketing numérique, Jean Boisguéné.

Introduit par le maître de cérémonie Paul Villefranche, M. Boisguéné est intervenu sur un double volet : « Marketing et communication dans le contexte des entreprises culturelles / intelligence artificielle au service de la création ». Il a démarré par une question de fond : pourquoi vouloir communiquer et pour quels résultats réels ? Sa première démarche a consisté à amener l'assistance à identifier les besoins réels en communication avant de lui fournir les outils nécessaires à une communication efficace, qu'il définit comme la capacité à influencer le public. Il a ensuite établi une distinction entre la communication et le marketing, deux



éléments indispensables en entrepreneuriat, particulièrement en entrepreneuriat culturel, où la subjectivité et l'originalité occupent une place essentielle. Il a, par ailleurs, plaidé en faveur de l'intelligence artificielle (IA), qu'il a présentée comme un outil certes à double tranchant, mais efficace dans le processus de création. Loin de remplacer la pensée humaine, M. Boisguéné a soutenu que l'IA l'accélère et qu'il est important et urgent que les créateurs sachent en faire bon usage. Même si sa position n'a pas fait l'unanimité parmi les participants, tous se sont accordés sur l'utilité de l'IA, marquant le début d'une session riche et stratégique.

La deuxième journée, poursuivie sur un ton moins officiel, a constitué un cadre propice pour permettre aux participants d'approfondir leur compréhension des notions de culture, d'industrie culturelle et, plus spécifiquement, d'entrepreneuriat culturel. Ordinairement présentée comme un ensemble identitaire englobant savoir-faire, croyances, pratiques, créations et arts, la culture a été exposée par Stéphanie St-Louis comme une ressource

exploitable, un levier économique et un facteur de développement. À ce titre, elle requiert une gestion spécifique axée sur la formalité, la structuration et la rentabilité. Grâce à cette intervention, les participants ont mieux compris leur rôle dans l'avancement du secteur culturel, saisi les enjeux de l'économie orange et identifié les moyens de valoriser leurs créations. Saluée par l'assistance, elle a ensuite passé la parole à son confrère Ronald Verdiner pour un exposé détaillé sur le MCC, de son rôle et de sa mission à son cadre réglementaire. En tant qu'instance étatique mandatée pour réguler, orienter et définir les grandes lignes de la politique culturelle, le MCC demeure incontournable dans la mise en place d'une industrie culturelle prospère.

Si la structuration du secteur culturel relève du MCC, elle demeure également la responsabilité des acteurs, créateurs et producteurs, appelés à s'approprier, revendiquer et défendre leurs œuvres. Mais comment ? La troisième journée a été consacrée aux mécanismes de structuration et de formalisation des offres cul-

turelles, ainsi qu'à la création d'entreprises liées aux activités culturelles. Madame Edwige Jean-Baptiste, directrice adjointe des affaires juridiques du ministère du Commerce et de l'Industrie, a présenté les étapes à suivre pour monter une entreprise en bonne et due forme et a détaillé les procédures d'enregistrement, quelle qu'en soit la nature. En marge de cette séance, les participants ont pu procéder à un enregistrement sur le portail du Ministère du commerce et de l'industrie, une étape essentielle à toute activité commerciale. Cette dynamique autour de la formalisation a été renforcée lors de la dernière journée par l'intervention de l'avocat spécialiste en droit d'auteur, Maxène Dorecan. Relevant du domaine de la création, de l'art et de l'originalité, l'offre culturelle à potentiel économique doit être protégée et sécurisée à des fins de valorisation. Le spécialiste s'est ainsi penché sur les mécanismes de protection de la création, tout en ouvrant une fenêtre sur la mission du Bureau Haïtien du Droit d'Auteur (BHDA) et les formes d'accompagnement qu'il octroie aux opérateurs en matière de propriété intellectuelle.

Au terme de la formation, chaque participant a été gratifié d'un certificat de participation signé par le ministre Delatour, lors d'une cérémonie tenue au local de la Direction Nationale du Livre (DNL). Un geste accueilli avec beaucoup de satisfaction. Reconnaissons, les bénéficiaires n'ont pas lésiné sur les témoignages de gratitude à l'égard des organisateurs. Selon Bertil Victorin, plus connu sous le pseudonyme Tikòk, chanteur et propriétaire du groupe Rapadou, cet atelier constitue le meilleur cadeau reçu du MCC en vingt-cinq ans de collaboration, soulignant qu'il pourra désormais mieux gérer son entreprise. De son côté, Darline Alegrand, danseuse professionnelle au sein de la troupe Ayiti Tchaka Danse, affirme que cette formation lui a permis de maîtriser les étapes d'enregistrement d'une structure et s'engage à partager ces nouvelles connaissances avec d'autres jeunes de son entourage.

»»» suite page 20